



**Poèmes
et autres écrits**

ABSOUTE POUR DES OMBRES

Je poursuis des ombres sur la route
Ombres intemporelles, vertiges du passé
Poursuite insensée de vestiges en déroute
Nostalgie surannée à jamais dépassée

Flammèches faméliques en état de banqueroute
Collées aux basques de souvenirs surpassées
Lovées dans l'intime questionnement du doute
Ressorts laconiques aux allures trépassées

Assise sur la grande faucheuse, en avant... toute !
D'un jet de lumière j'efface les fantômes cassés
Je fustige les secrets que la nostalgie redoute
L'avenir arborant fièrement son laissez-passer

Désormais mes pas, les gommeront toutes
Effacées dans le vent des ombres enlacées
Arrachées au lancinant goutte à goutte
De vies suspendues au destin harassé

Aux sarcasmes du temps coûte que coûte
Je décline les interrogations embarrassées
Lambeaux noircis de ragots qui dégouttent

Toi, fruit de Demain fustige la camarde lassée

Récite pour ses morts la dernière absoute
Laissant au bord du chemin les ombres entassées
Noyées dans les flaques de l'ironie des soutes
Réminiscences d'un passé à jamais cadennassé.

Armelle 2005

ÇA CLOCHE...

Temps moche
 Sa robe coq de roche
 Au parapluie...s'accroche
 Bref! On dirait Filoche!

Boulevard Gavroche!?
 Inconnu! ... ça cloche,
 Marquise de la Tête-Hoche,
 Elle a tourné... rue Foch.

Lui, mains dans les poches,
 Son chapeau... cloche,
 Elle, sous son porche
 Sa robe de soie... floche

Un bruit éculé de galoches
 Sonne doubles croches,
 Ils ont raté le coche,
 Celui du temps qui s'effiloche.

CHEVALIER DE PORCELAINE

... En ce temps là, j'étais en mon adolescence,
Bourgeon rêveur d'une évanescence,
Funambule aux pieds nus accroché à la lune,
Pionnier impénitent sur la cime des dunes,
Cœur suspendu aux nébuleuses cadences,
Noyé dans une bulle d'innocence.

Au matin, mon âme dessina l'arborescence
D'un corps mué d'une parfaite indécence ;
Un fugitif regard pierre de lune,
Me hissa jusqu'au plus haut mâât de hune.
Suspendu aux folles étoiles de l'enfance,
Je somme le preux chevalier au fer de lance.

Corps à corps cruel en balance de souffrance
Livré pieds et poings à une autre naissance,
Triturant ma hampe d'infortune
Je grimpe « Les cinq colonnes à la une »,
Etonné et fier de cette quintessence
Qui laisse pantois mon effervescence.

Spirale des premiers baisers de vaillance,
Prémices langoureuses des yeux de faïence,

J'éclate, je crie que ça vaut toutes les tunes,
Serré à étouffer dans les bras de la brune,
Pâmé, je rends mon âme à la décence,
Convulsions extatiques de mon impertinence.

2003

MA VILLE SANS ÂGE

De mon enfance, le nombril
Sur fond de village
Sans ride, point d'âge
Elle dansait, ma ville

Dans un jardin hôtel de ville
Fusains confidents de nos gages
Subissaient cache-cache, déballages
Fanfaronnades et jérémiades futiles

Sur fronton aux danseurs habiles
Jan et Joël s'offraient en partage
Bagarres, cris, joies, babillages
Jeux éclaboussés et puérils.

Du bassin aux trésors devenu île
Jaillissaient des chemins de halage
Tandis qu'arrimée au rivage
Des rimes naissaient ma ville

Sourires feutrés et nubiles
Sous marronniers hors d'âge
Fraîcheur et touches d'ombrage

Abritaient nos voltiges juvéniles

Venelles aux murs d'argile
 Couvraient nos vagabondages
 Ombres furtives de petits mages
 Au bord d'un bonheur fragile

Curieux farfadets agiles
 Longeant ruelles sarcophages
 Refuges de secrets bavardages
 Aux fou rires sans bile

Chemin des soupirs aux idylles
 Candides, aux doux visages
 Enfin devenus « sages »
 L'avenir se joue à face ou pile

Le bourg devenu ville
 A perdu ses rois mages
 L'arbre aux folles images
 Soulève ses racines en péril

Identité à la force fragile
 Elle s'éclate sans ambages
 Sur fond de marécage
 Hantée d'un souvenir fébrile.

De mon enfance, le nombril
Sur fond de village
Sans ride, point d'âge
Elle dansait, ma ville.

Février 2006

AU RENIE DE LA VILLE

Géométrie au renie de la ville,
Les tours hurlent et se meurent !
Façades aux crépis défraîchies
Cubes de béton, frontons déchirés
Dégoulinant de fausses hontes
Enfants aux relents anonymes
Du sol crient : patrie !

Tandis qu'au cœur de la cité
S'étale l'arrogante frivolité
Sa banlieue insoumise
Dans l'indifférence, agonise.

Habitée de mouvance,
Identité en instance
Assoiffée de vengeance
Elle flamboie d'impuissance.

Des fenêtres bétonnées
S'échappent, peurs, rancœurs
Flambants et torrides espoirs
Aux confins de la haine
Foudroient son âme torturée

Enfantent sa violence
Accouchent du malheur.

Sur tags colorés
Les murs crachent
Graffitis en suspens
Balafres de souffrance.

Des mots arrachés au rap
S'envolent sur les ondes
S.O.S éperdus, perdus, perdus
Dans l'oubli qui perdure.

Mars 2006

CANNES BLANCHES DE L'EXODE

Fantômes de la nuit
 Sous le spectre qui luit,
 Lambeaux de vie éparpillés,
 Déambulant dans l'univers pillé.
 Au coeur du désespoir,
 Ils fuient l'Histoire.

Egarés sur chemins de misère
 Apeurés, affamés, ils errent
 Aveugles de l'horreur
 Le temps n'a plus d'heure,
 Chassés par l'ennemi Outrance
 Sans la moindre pitance,

Aux croisées des guerres,
 Aux confins de notre ère,
 Nimbés de douleur
 Yeux appesantis de torpeur,
 Hordes en haillons,
 Sur la bouche,... un bâillon.

Ce jour, toutes nations,
 Arrachez ce bâillon !

Crachez sur le feu de la guerre
Que s'éteignent les vendeurs de chimères,
Pourfendez les ténèbres ensanglantées
Suivant la voie lactée.

Chevauchez la licorne de naguère,
Ensemencez vos terres,
Tirez les démons de leur plèvre
Tant leur souffle sent le glaive !
Volez au-dessus des immondices
Et des espoirs factices !

Faites un feu d'artifice
Des vieux maléfices !
Transpercez la peur,
Sortez les bijoux de votre cœur,
Hurlez à tous ces vampires
Qu'une naissance vaut bien un empire !

Aimez avec douceur
Le temps et sa langueur,
Sur le rire d'un enfant,
Un bruissement très lent,
Au-delà des bombes
Plane et nargue la colombe.

JE M'BALANCE

Sur balancelle de silence
Je m'balance, je m'balance
Pi-uitt, pi-uitt

L'horizon en fuite
Hurle sa désespérance
Violoncelle en errance
Il balance, il balance
Pi-uitt, pi-uitt

Valse sans suite
Invite en cadence
Sur la nacelle, danse
Et s'balance, et s'balance
Pi-uitt, pi-uitt

Une calebasse fortuite
Sur les flots en partance
Fait tanguer sa souffrance
Elle balance, elle balance
Pi-uitt, pi-uitt

Interroge sur la suite
L'avenir en instance

Sur rimes d'impuissance
En balance, en balance
Pi-uitt, pi-uitt

Douloureuse poursuite
Ineffable transhumance
Des larmes en silence
Qui balancent, qui balancent
Pi-uitt, pi-uitt

Accrochés au grand huit
Au bord de l'impudence
Les mots sans sa présence
Se balancent, se balancent
Dans les plis feutrés du silence.

31 mai 2004

L'ARTRISTE

Infirmes du silence
Je me fais violence,
Enfouie au tréfonds de mon lit,
Recroquevillée sur l'oubli,
Dans le noir d'une séquence
Mon coeur crie sa désespérance.

L'amour de la danse
Dans une transe s'élance,
Le corps se tord, s'étire,
Puis enfin se déchire,
Enroulé dans un barbelé immense
D'incompréhensible souffrance.

Mes barreaux sont des lances
Qui s'élancent en cadence,
Scandant dans un délire
Chaque seconde sur dessein d'avenir,
Secondes où déclinent mes chances,
Comme une bougie en somnolence,
Collante et gluante de semence.

Pourtant, sous la voûte écarlate

Des petits matins d'asphalte,
Engluée dans les non-dits
Rebellée dans les on-dit,
S'ébauche le devenir,
Folle chevauchée du désir.

Le rire est du festin,
Accroché aux grilles du destin.
Jaillies du fond de l'abîme,
Mes idées noires se déciment,
A la lueur du cachot je me vautre
Dans ce demain que je veux nôtre.

13 juillet 1998

LE VENTRE DE PARIS

Là, en ton cœur, la gueule puante du monstre avale goulûment la foule qui bouchonne, se presse et s'entasse dans la moiteur poisseuse de wagons tortueux.

L'énorme chenille serpente dans tes entrailles putrides, larve qui te ronge, te dévore pour s'enfoncer profondément dans le ventre affamé de tes flancs.

De son haleine fétide s'extirpent travailleurs harassés, badauds rassasiés, touristes éperdus venus à ta rencontre. Usées par la curée des semelles, ses dents luisent dans ta bouche fardée au néon.

Tandis que les gémissements du monstre sur l'acier font dégouliner tes égouts et geindre tes viscères, le peuple se réfugie dans l'orgie de tes bras.

Gardiennne d'un sommeil en partance, la bête referme ses mâchoires sur ta nostalgie nocturne, engouffrant sans relâche les paumés du p'tit matin. Troubadours et curieux sont happés, aspirés dans les méandres tentaculaires du cruel animal dont la gueule grouille de hasards.

Quelques lits de fortune dans le froid d'un crépuscule sans joie, retiennent prisonnière la misère anonyme. Mégots enfumés s'écrasent dans la gorge suintante, tandis que

des âmes égarées claudiquent sous la lumière glauque de publicités insolentes.

Au bruit effrayant de chaussures éculées, de portes qui crissent, toi, la reine, tu ouvres enfin les paupières, laissant la monstrueuse larve engloutir les impassibles passants qui s'engouffrent encore et encore.

Indifférente au ronflement qui enfle son souffle torride, tu te dresses, fière sous tes paillettes bleutées.

Tandis que ton ventre se rassasie inlassablement, ton âme, ivre de luxe et de stupre, vibre et s'émerveille du sourire illuminé de ta tour.

A l'ombre des barricades, au clair de la fête, ta tête rayonne de pavés lustrés, de tapis fleuris déroulés pour tes fastes impudents.

Enfin libérée de tes frasques noctambules, ton cœur claironne sous les ponts, l'asphalte brille de jets d'eau, les réverbères meurent... et le monstre ronronne.

Alors, l'gamin qui musarde chante Paris qui s'éveille.

MOUSSE DE VENT

A l'heure où les bateaux dorment à quai, bercés par la caresse lancinante du clapotis, à l'heure où la lune étale son voile blafard sur les coques usées de souvenirs... Haël rêve sur la crête des vagues.

Dans sa tendre alcôve, les objets jouent aux fantômes.

Les vitres zébrées de firmament, balancent sa rêverie enfantine.

Une légère brise d'embruns agite tendrement les rideaux, instants de dentelles, robe de princesse.

La fenêtre frissonne. Un flux régulier rythme le silence.

Le regard enfoui dans les brumes, Haël s'enfonce dans la douceur de la plume ; il plonge doucement dans la mousse d'écume apportée par le vent, nuage de mousse, mousse de vent, vent de mer, mer d'écume, écume de songes...

Oui ! Il flotte ! Il flotte !

La mousse tourbillonne... le mousse s'abandonne...

PASSAGERS DE L'INCERTAIN SUR QUAI D'INFORTUNE

Énormes chenilles suspendues au fil du destin, elles rampent sur parallèles d'un chemin d'aventure.

Chrysalides de voyages qui passent dédaigneuses devant les petites gares, s'engouffrant avidement dans la gueule des tunnels, traversant les capitales tumultueuses, aspirant les passagers, citadins d'infortune.

Refusant tout retard, fuyant, dodelinant d'un air go-guenard, laissant sur le quai de l'incrédulité l'étourdi, hébété et pantois.

La brume efface la cime des arbres qui se profilent, fantomatiques ; toute une armée surgie de l'ombre !

Quelques pins efflanqués semblent gesticuler, perdus dans le flou du brumisateur naturel.

Caresse grise de douceur, gouttelettes figeant le paysage comme un tableau fait de bruine. Le décor se fond sur un ciel englouti dans l'océan de brume. La nature s'est enveloppée de voiles évanescents. Corot en aurait fait un tableau, la nature en a fait un Cristo.

Lentement, très délicatement, le grand lustre du soleil levant a ôté le tulle sporadique, laissant apparaître Dame nature parée des plus jolies couleurs automnales.

L'incandescence de l'astre matinal farde les silhouettes dantesques. Ors, rouges, bruns, verts s'étalent dans une indécente beauté fugitive. Un grand bal se prépare pour fêter le nouveau jour.

Cultures insensées, tableaux de l'infini, discours géométriques aux couleurs définies par le temps, celui des saisons, des labours. Semences, fleurs et bourgeons voient et se cloisonnent dans l'harmonie la plus parfaite. Seuls quelques intrus rompent la pureté des lignes et des sillons tracés par des cultivateurs esthètes.

Le flamboyant des rouges joue la complémentarité des verts qui défilent...et se défilent... Pfutt!! Tchou-ou...

Le train s'est arrêté sur le quai d'infortune...

« Les passagers pour Bordeaux sont priés de bien vouloir-
oir!!... »

Septembre 2003 — Dans le train via Bordeaux

PÈLERIN SANS BAGAGE

Il voyage à travers les âges
Suivant le chemin de halage
Survolant bombes et carnages.
Miraculé, forcément il s'engage
A noircir l'immaculé des pages,
Gommant ainsi mille outrages.

A l'infini, un cygne nage
Offrant aux muses son plumage,
Grâce des nues, splendide hommage,
Aquarelle sur ciel d'orage
Dansant au faîte des nuages
Sur la myrrhe des images.

Une plume sur la plage
Invite aux fêtes du partage,
Dessinait sans ambages
Arabesques et adages
Pour frôler, sans dommage,
Doigts avides et volages.

Au devenir des pages,
Il caresse la servante sans âge

Déroulant volutes et jambages,
Suivant un vieil adage
Dévolu au scribe sage
A l'imaginaire en voyage.

Oui, il veut être ce mage
Mais dans la marge il rage
Sa plume frivole s'engage
Impunément à faire bon ménage
Avec feuilles, encres, ramages,
Calligraphie et apanage.

A ce jour, il enrage !
Son cerveau en tournage
S'évade du cadrage
Mettant haro sur ses gages
Afin que déménagent
Classiques hors d'usage !

Bavardages, dans la marge
Insipides babillages sur quadrillage
Pleins et déliés sous marouflage
Empruntant fièrement le sillage
D'un quidam sans bagage
Rêvant d'être... à la page.

Décembre 2002

« P'TIT BONHEUR »

Ô Bonheur !

Sale petit coureur !

Tu m'as dit avec ardeur :

« Visite en tout bien tout honneur,
Serai chez vous tout à l'heure. »

Ô Bonheur !

Sale petit menteur !

Tu m'as dit avec candeur :

« Juré sur l'honneur,
Je viendrai de bonne heure. »

Ô Bonheur !

Sale petit farceur !

Tu m'as dit avec douceur :

« Sans couronne ni fleur,
Au rendez-vous serai à l'heure. »

Ô Bonheur !

Sale petit hâbleur !

Tu m'as dit avec stupeur :

« Moi dans votre demeure ? !
Vous n'y pensiez pas mon coeur ! ! »

1980

(Bonheur !... quel joli nom ! Un jour, oui, un jour... je crois... je t'ai croisé. Un jour, Bonheur j'ai cru te rencontrer....)

SUR L'ÎLOT DU GRAND BEY

Balancée par la vague du temps
Je navigue sur sa mousse d'écume,
Fragile dentelle qu'en extase je hume,
Savourant le sel-embrun de brume
De l'immense Océan des temps.

Sous les longs frissons de l'onde
L'image d'Ys surgit de l'ombre,
Lavis chromatiques sans nombre,
Fantasmagorie en pénombre,
Infini langage image du monde.

Sur la balancelle de ressac,
Des souvenirs se fracassent,
La malle aux trésors se casse
Projetant l'officier du carré d'as,
Pirate d'un Meaulnes mis à sac !

Le rouge et l'or de l'astre luisant
Dorent les eaux piquetées de diamants,
Chapelet de Bégum grisé de firmament,
Auréolé du rêve toujours infiniment,
Enfoui à vingt mille lieues du jusan.

Les muses battues par la tempête
Enfourchent Pégase aux ailes médusées
Crevant les flancs de l'Hélicon abusé,
Jouvence sur un flot de pensées usées
Je nage dans les lagons de Papeete.

Autant en emporte le vent et l'Orion !
J'irai de par les mers, galérien de la rime,
Arracher les mots aux entrailles de l'abîme,
Allégorie nouée à la voile que j'arrime
Via Babylone, ultime bastion du trublion.

Novembre 2002

TRANSIE AU CŒUR DE L'UNIVERS

Aux confins de l'étrange et du rêve
Je glisse dans les draps de la nuit
Lovée dans les bras de la lune
Transie, je décroche la une
Un nuage moelleux fuit
Son duvet souffle la brève
Étoiles et météorites
Tourbillonnent, m'emportent
Loin, loin très loin. . .

. . .Je vole, je vole

Le doux frisson de l'aube
M'enfonce dans le rêve
Douceur jouissive
Liberté inavouable
Univers tu me tiens
Sous tes baisers
Je croule, m'enroule
Dans ta spirale vespérale. . .

. . .Je flotte, je flotte

31

Transie en ton cœur,
Je dors.

2004

Suppôts et kamikazes
Ont fait table rase.
Sur les cendres des tours,
Ont craché sans détour
Sur un monde en déphase,
Au final des phases.

Prisonniers du champ de bataille
Soldats ou fétus de paille
Forbans ou talibans
Sont à Cuba mis au ban.
Qui sont ces canailles
A la vaille que vaille ?

Devant leur maigre pitance,
Ils attendent la sentence
D'une société nantie,
Par trop pervertie.
Lambeau de vie en instance,
Balancée sur fil de souffrance.

Tant de larmes versées
A trahir les versets

Tronqués par des chefs assoiffés
 De pouvoir, de trophées,
 Vampires des siècles traversés,
 Potentats aux délires insensés.

Haro à la violence !
 Faites place au silence,
 Celui extirpé aux entrailles
 Des bombes représailles.
 Qu'engendre la vengeance,
 Si ce n'est les outrances ? !

Suppliciés de la haine,
 Criez à perdre haleine !
 Appelez la Sagesse
 Telle une tendre maîtresse.
 A Manhattan, à Guantanamo,
 Sur l'aile blanche, s'envole un mot :

PAIX

24 janvier 2004

Table des matières

Absoute pour des ombres	3
Ça cloche...	5
Chevalier de porcelaine	6
Ma ville sans âge	8
Au renie de la ville	11
Cannes blanches de l'exode	13
Je m'balance	15
L'Artriste	17
Le ventre de Paris	19
Mousse de vent	21
Passagers de l'incertain sur quai d'infortune . .	22
Pèlerin sans bagage	24
« P'tit Bonheur ».	26
Sur l'îlot du Grand Bey	28
Transie au cœur de l'univers	30
<i>Suppôts et kamikazes</i>	32